

Transfigurations du visage dans les cahiers de Gabrielle Bernheim

par Claude Brémond

Issue d'une riche famille juive de Lorraine, Gabrielle Bernheim¹ (1881-1941) est éduquée dans un pensionnat catholique de Neuilly, où elle commence en 1897 à tenir son journal. A partir de 1899, elle vit à Nancy sous la tutelle de sa grand'mère. Successivement déçue par deux amours, le premier pour André Spire, futur militant du mouvement sioniste, puis pour le violoncelliste André Hekking, elle épouse en 1904 l'historien de l'art Léon Rosenthal, bientôt nommé à Paris professeur au lycée Louis-le-Grand. De ce mariage naissent en 1905 et 1906 deux enfants, Dante et Sylvie. Gabrielle publie en 1907, *L'Eveil*, un court roman autobiographique. Entre 1912 et 1919, Gabrielle, forte d'un pacte de tolérance passé entre les époux, entretient une liaison amoureuse avec le mathématicien Emile Borel. Elle milite dans un groupe de femmes socialistes et, quand la guerre éclate, participe comme infirmière bénévole à la veille des blessés dans l'Ecole Normale transformée en hôpital militaire. Après la fin de son aventure avec Emile Borel, Gabrielle noue deux autres liaisons qui nous sont moins précisément connues. En 1924, elle suit à Lyon son mari nommé professeur à la Faculté des Lettres et directeur des musées de la ville. Au bout de quelques mois, elle rentre à Paris où elle vivra désormais jusqu'à sa mort dans la compagnie de ses amis littérateurs ou peintres. Gabrielle cesse d'écrire son journal le 15 août

1932, le jour même où son mari mourait à Lyon.

Le journal de Gabrielle abonde en récits de rencontre et de contacts interpersonnels, ces derniers souvent intensément passionnels. Sa plume témoigne par ailleurs, dès les premières pages d'un goût très vifs pour les descriptions et les analyses psychologiques. On pourrait donc s'attendre à ce que le visage, en tant qu'il est au cœur de la communication entre le moi et l'autre ou entre soi et soi, fasse l'objet de fréquents développements. Or justement, sauf exceptions rares, le visage, considéré comme un ensemble de traits intéressants à décrire ou à interroger, ne fait pas dans ce journal l'objet d'une attention particulière. Ce qu'on relève, au fil des pages, ce sont des notations ponctuelles concernant telle ou telle partie du visage, surtout la bouche ou les yeux. Encore ces organes ne sont-ils pas saisis en eux-mêmes, pour une valeur qui leur serait propre, mais plutôt impliqués comme moyens d'une fin : ce n'est pas de la bouche qu'il est question, mais du sourire et de la voix, et plus particulièrement des intonations ; pas des yeux, mais du regard, et plus particulièrement des éclairs qui passent furtivement dans les yeux.

- 141 -

De son propre visage, tel qu'elle le voit dans une glace, ou tel que d'autres le perçoivent, Gabrielle parle peu, alors que le contenu de ses cahiers porterait à supposer une personnalité assez narcissique. Encore ce qu'elle en dit ne prend-il pas la forme d'un portrait méthodiquement conduit, organisé pour communiquer une impression d'ensemble appuyée sur des détails

1 Claude Brémond nous a présenté le Journal de Gabrielle Bernheim dans *Temporel*, n° 9, « Introduction au Journal de Gabrielle Bernheim » : <http://temporel.fr/Claude-Bremond-Introduction-au>

précis. Ce qu'on trouve dans son journal se réduit, soit à la mention de quelque détail dont la fonction n'est pas de peindre la personne, soit au contraire à l'évocation d'une impression d'ensemble dont on ne sait quelle combinaison de détails l'a produite.

Voici un exemple du premier cas :

28 septembre 1919.

Vu dans la glace les mille sillons délicats autour des yeux qui iront se creusant... Ce ne sont encore que des signes légers semblables à ces premières flétrissures des pétales... La farce sera bientôt jouée... Rien n'était que dans l'âme, dans ce que l'âme éprouvait. Donner, et non recevoir. C'était là le secret de la joie... Comme on écrit facilement « c'était », Et quel abîme cela contient cependant...

Voici maintenant un exemple du second, relatif à un incident survenu à l'issue d'une nuit de garde à l'Ecole normale transformée en hôpital militaire :

20 décembre 1914.

Je note ici l'embarras que j'ai souvent, embarras bizarre, étrange, de fille-mère. Dante a 9 ans, Sylvie 8, mais j'ai encore l'air « petite fille ». Et lorsque je parle de mes enfants, l'on me regarde : « Oh mais ce sont des bébés, alors ! - Non, pas des bébés, des enfants ». Et je sens le regard un peu étonné qui m'inspecte, un peu comme un juge sévère, à la recherche des rides. Cela m'arrive souvent. L'autre matin, après une nuit de veille je me déshabille, et une croix-rouge me dit : « Huit heures, Mademoiselle, mais pour vous, cela ne fait rien, quand on n'a pas d'enfants ». Je lui réponds : « Mais j'en ai deux, et l'aîné a neuf ans ». Regard

incrédule. Puis elle s'exclame : « Mais on vous a donc mariée en nourrice ! » Le souvenir le plus « honteux » de cet air enfantin est quand j'amenai Dante et Sylvie au Collège Sévigné pour le jardin d'enfants. Je demandai auparavant à voir la directrice. On me fit entrer dans une grande salle, grand salon d'autrefois, avec de nobles boiseries. Puis la directrice arriva : « Que désirez-vous, Mademoiselle ? » Et je répondis avec un embarras extrême : « Ce n'est pas Mademoiselle... Je viens pour mes enfants ». La pensée de l'espace entre le Mademoiselle et des enfants assez grands – 3 et 5 ans – pour suivre le jardin d'enfants me parut un poids de honte très lourd à porter.

Et le visage des autres, qu'en dit Gabrielle ? Comment présente-t-elle le visage de l'amant, du parent, de l'ami, de l'individu quelconque à qui, pour une raison ou pour une autre, elle donne droit de cité dans l'univers de son journal ?

Là encore, peu de détails concrets. Gabrielle écrira par exemple le 10 mars 1923, à propos du peintre Ernest Laurent, qu'elle croit amoureux de son modèle, la belle Madame R. :

10 mars 1923.

(...) La joie de l'amour magnifique comme un torrent, et sur ce visage d'ascète.

Ni le visage d'ascète pris en lui-même, ni les altérations dont l'affecte « la joie de l'amour » ne font l'objet d'un essai de caractérisation. L'effort de Gabrielle se concentre sur la mise en valeur du noble sentiment dont elle crédite le possesseur du visage. Mise en valeur qu'elle obtiendra par le recours à une comparaison avec un phénomène emprunté au monde naturel. Ce qui est

donné à imaginer n'est pas le visage, qui reste en blanc, mais l'« amour magnifique », donné à imaginer et en quelque sorte coloré par l'évocation du torrent.

Le fragment de texte que nous venons de citer est un des très rares exemples dans lesquels Gabrielle parle du visage comme d'un ensemble. Le plus souvent, il s'agira d'une partie du visage : les yeux ou la bouche. Encore ne sont-ce pas les yeux et la bouche en tant qu'organes anatomiques, mais les yeux et la bouche en tant que supports matériels du regard, du sourire, de la voix, eux-mêmes valorisés comme le siège d'une entité subjective, l'âme qui s'y reflète et les anime. Et cette âme elle-même, cette intériorité qui fonde en valeur certains regards, certains sourires, certaines intonations, d'où tient-elle sa valeur et comment rendre manifeste cette valeur qu'on lui attribue ? Inaccessible aux sens et à la pensée conceptuelle, elle ne peut-être exprimée que par le détour de la poésie. Gabrielle y pourvoit en recourant à une riche variété de figures (comparaisons et métaphores) qui assimilent ou identifient l'âme invisible à des entités prestigieuses de l'univers sensible.

Le visage en tant qu'objet décrit ; les traits du visage en tant que manifestations de l'âme ; les métaphores ou comparaisons tendant à assimiler ces manifestations de l'âme à des entités prestigieuses du monde naturel : ces trois points de vue (d'ailleurs souvent combinés dans une même notation) vont nous servir à classer et commenter les quelques citations relatives au visage (ou à des parties du corps jouant un rôle analogue) que nous pouvons relever dans le journal de Gabrielle.

*Visages, ou traits du visage,
donnant lieu à notations de type descriptif.*

Gabrielle, diariste débutante, s'interroge

sur la palingénésie, en faveur de laquelle le visage de sa camarade Amy pourrait servir d'argument. Il y a incontestablement ici une ébauche de portrait, mais limité à un contour sans contenu, et ne donnant lieu à aucune interrogation sérieuse sur la personne. C'est une observation qui surgit en incise humoristique, hors de tout projet organisé :

13 avril 1897.

Je me demande ce que j'ai été dans ma première existence. Mais non, je pense que l'existence terrestre est la première existence, et après on devient fruit ou fleur. Je veux devenir une rose thé. Pas en serre, je veux de la liberté. Pourtant, Amy a tellement l'air d'avoir été un timbre d'Egypte avant d'être Amy. Triangulaire (sa figure en a gardé quelque chose). Enfin, je ne sais pas.

Un second exemple, datant de la maturité, est à l'opposé : c'est ici un portrait, au sens classique du terme. Méthodiquement conduit, il comporte, dans l'ordre : des détails physiques, et parmi ces détails, des notations concernant le visage ; puis le passage du physique au moral, désigné comme un « affleurement de l'âme » ; un parallèle esquissé avec d'autres types humains classiquement reconnus (le Mr Bergeret d'Anatole France). Pour finir, comme souvent dans le journal de Gabrielle, une métaphore ou comparaison dégage l'essence du sujet décrit en la figurant par un objet du monde sensible² :

2 Il s'agit ici d'un objet d'art relativement précieux, un bibelot. Ailleurs, dans le cas de l'amie de Nancy, Mysette Wiener, il s'agissait le 26 avril 1900 de « japoneries » : « Parfois je songe à ces exquis tasses japonaises toutes menues qui tremblent au moindre souffle et font vibrer leurs soucoupes d'un son vite éteint » ; ou encore, à propos de la personnalité ambiguë de Jules Rais, le 5 octobre 1901 : « La pensée rappelle Lalique, le Lalique des bijoux trop merveilleux, trop dominateurs de l'être qui les porte, pas assez

9 mai 1918.

Eu Schneider à déjeuner. Les cheveux, la moustache sont fortement grisonnants, le teint légèrement jauni, un peu émacié, et dans cette physionomie usée, vieillie, le contraste des yeux bleu clair est charmant. Ils prennent plus d'éclat peut-être, de limpidité, de jeunesse, sertis dans ce visage d'ambre. En eux affleure l'âme nerveuse, souple, et que l'on devine en perpétuel travail. Une parole heureuse, captivante, avec des bonheurs d'expression, et où se trahit le rhétoricien, une parole polie, sans cesse frottée aux livres. Un charme de culture, de méditation, de politesse, il traîne un parfum de rhétorique et de bibliothèque autour de lui. On le sent extraordinairement détaché de la vie, voyant toute chose par rapport au jeu intellectuel, non sans ambition certes, mais par pur amour de gloire, de culture, d'être le pair d'autres esprits. Il évoque d'une façon indistincte cette ferveur de Mr Bergeret³, avec moins d'aisance, plus d'inquiétude, mais une égale délectation purement intellectuelle. Type curieux, poli, ciselé, aussi « esprit supérieur » avec passion que d'autres sont « hommes de lettres », pareillement formé et déformé par cela, ne vivant guère que par et pour cela. Une sorte de bibelot rare, fin, un peu provincial et gauche, mais cela achève sa physionomie.

A un degré de développement beaucoup moins poussé que le texte décrivant le professeur d'histoire de l'art René Schneider, un texte de 1912, relatant une

tentation échangiste que Gabrielle prête à son mari, comporte un embryon de portrait. La description du visage s'y réduit à peu de chose : l'indication de la couleur des cheveux et des yeux. En outre, il n'est pas vraiment représentatif de la perception d'un visage par Gabrielle. En effet, qui fait ce portrait ? Gabrielle certes, mais Gabrielle se plaçant dans l'optique de Léon. La jeune femme est évaluée du point de vue sensuel et matérialiste que Gabrielle prête aux hommes en général et ici à son mari en particulier. Le retour du journal à la perception propre de Gabrielle ne s'opère que dans les deux dernières phrases : notation d'un « sourire des yeux » chez Léon et substitution d'une métaphore végétale et gastronomique (« c'est un beau fruit ») au discours descriptif amorcé dans les deux premières phrases :

16 décembre 1912.

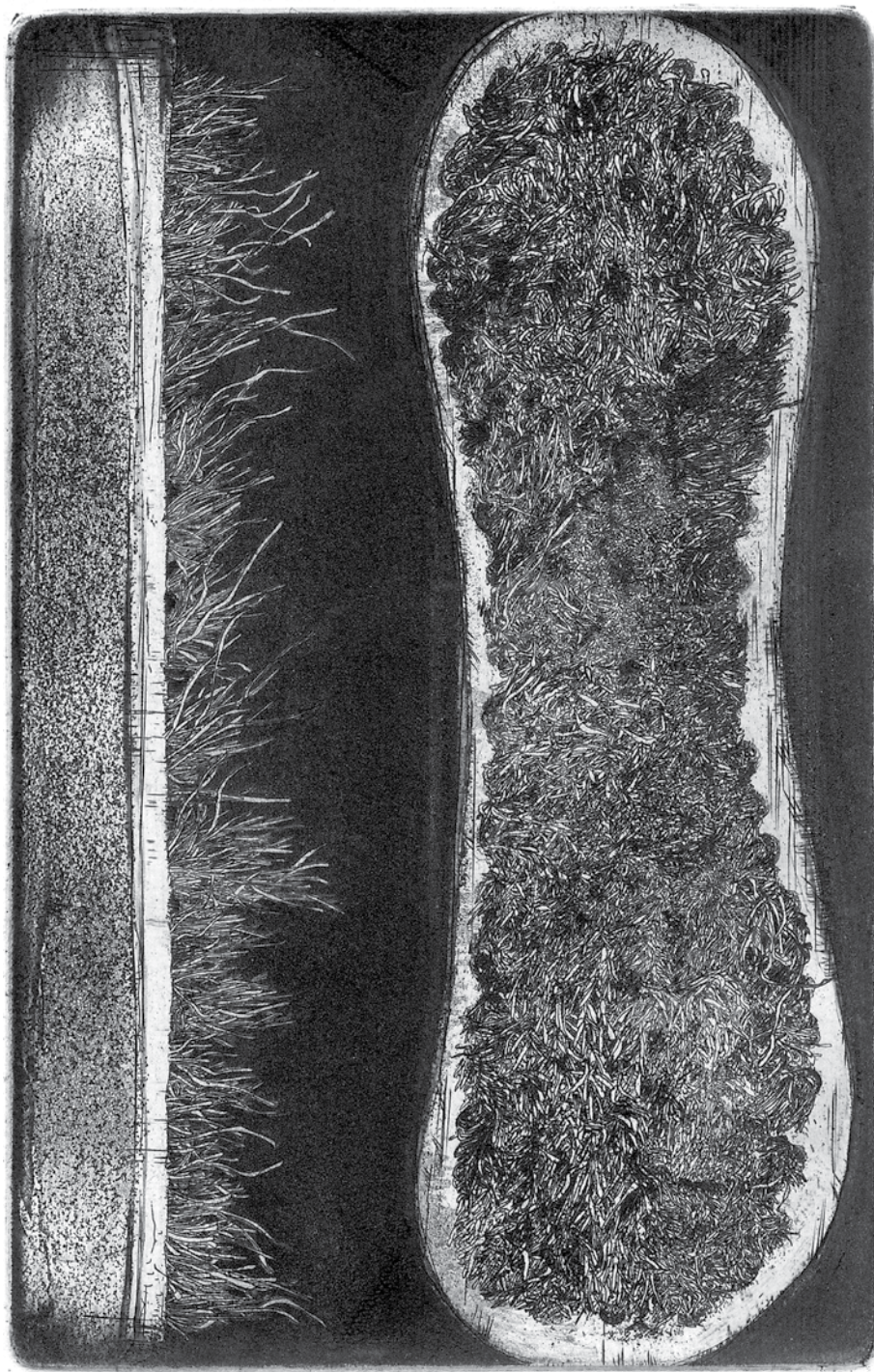
(...) La femme est jeune, brune, les yeux clairs, de la passion et de la spontanéité, charmante. Ni mince ni grasse, « à point » comme disent les hommes. Elle a plu à Léon. Pour la première fois j'ai senti en lui l'attrait physique pour un autre être que moi. Il a eu des désirs, cela est certain, mais cela était un peu davantage. Léon m'a dit en sortant : « Vous savez, si vous flirtez avec Aimé, je veux bien flirter avec sa femme » (mais je préférerais Bazalgette!). Il en a reparlé une fois ou deux avec quelque chose d'imperceptible presque et que certes il ignore lui-même, un sourire des yeux, une émotion de la chair, fraîche, vive, profonde. Elle le tente. C'est un beau fruit qui lui plairait franchement.

Un quatrième exemple nous est donné en conclusion d'un plaidoyer *pro domo* dans lequel Gabrielle, courtisée par le mathématicien Emile Borel, développe les raisons d'ordre heuristique et éthique qui l'incitent

simplement humains » ; nous verrons bientôt la nuque de Claude Gallé comparée à un tanagra.

3 Le livre d'Anatole France, *Monsieur Bergeret à Paris*, est de 1901.

Devorah Boxer, *Profil et face*.
Eau-forte et aquatinte sur cuivre, 1981



à ne pas laisser passer l'occasion d'une expérience extraconjugale. Inattendu, un détail descriptif pose à la fin du texte le séducteur en prédateur carnassier. Mais ce détail vaut moins pour ce qu'il nous apprend de Borel que par ce qu'il suggère du sens que Gabrielle attribue à l'aventure : elle se voit prête à descendre dans la fosse aux lions pour sa lutte avec l'ange, mais au risque d'être dévorée. Il est vrai que la portée épique de la notation est plus ou moins neutralisée par les qualificatifs (dents petites, enfantines) qui minorent le péril.⁴

12 février 1913.

(...) il me semble qu'il (Borel) pourrait m'apprendre toute la vanité, toute la cruauté, toute l'âpreté et le côté misérable du désir de l'homme, et aussi cette vérité magnifique, cette réalité sur laquelle est bâtie encore une grande part du monde, de la société humaine, cette réalité que j'ignore, que je devine seulement lorsque je suis près de son regard, près du sourire qui découvre ses dents petites et presque enfantines.

Le dernier exemple que nous donnerons est d'une curieuse ambiguïté. C'est une notation qui se développe en deux temps : dans le premier, Gabrielle consigne la réaction de Julien Benda aux compliments qu'elle lui adresse ; dans le second, elle ajoute sa propre appréciation de cette réaction. Or il n'y a pas de cohérence entre les deux : Gabrielle enregistre avec précision des symptômes que tout lecteur déchiffre aussitôt comme manifestations d'une vanité d'auteur

⁴ Reste que Gabrielle amorce le mouvement libérateur que sa fille Sylvie est censée, dix ans plus tard, compléter d'une revanche : « Sylvie nous rapporte ses premiers succès, les compliments que des jeunes gens lui font, comme un jeune animal qui reviendrait de ses premières chasses avec sa proie entre les dents » (5 août 1922).

agréablement chatouillée ; puis elle semble se reprendre pour une dénégation de l'interprétation qu'elle vient de suggérer : s'il y a bien encore sensualité, Gabrielle aimerait se persuader que cette sensualité est de nature « spirituelle » ; à l'en croire, elle relèverait, non du simple amour-propre, mais d'une fête de l'intelligence (la notion d'intellectualité semblant suggérée par celle d'acuité) :

Samedi dernier, 27 novembre 1915.

Benda. Longue causerie. Il est d'une merveilleuse, d'une exquise sensibilité intellectuelle outre son immense culture. Je lui disais : j'ai découvert un livre nouveau de vous : Dialogues à Byzance, livre très ancien en réalité mais que j'ignorais, et je m'émerveillais de la date à laquelle il avait pu écrire ces pages sur l'affaire Dreyfus avec un tel recul, alors qu'elle était encore vivante et saignante. Et tandis que je lui disais cela, je voyais son visage s'illuminer, s'enivrer de ces paroles. Il y avait en lui une expression de sensualité spirituelle, si l'on peut dire, d'une acuité émouvante et presque voluptueuse.

*Manifestations de l'être subjectif (l'âme)
à travers l'animation des traits du visage.*

L'abondance relative des citations possibles témoigne de la prédilection avec laquelle Gabrielle décrit, non le visage ou les traits statiques du visage, mais son animation, entendue dans un sens étymologique : il s'agit bien pour Gabrielle d'enregistrer le moment privilégié ou l'âme, par le canal du regard, du sourire ou de la voix, affleure à la surface du visage et en anime les organes.

- *Les yeux, ou plutôt le regard.*

Ces notations se répartissent entre deux pôles. Quelques unes présentent le regard, et donc l'âme qui s'y reflète, sous forme d'une irradiation permanente et, comme telle, soit apaisée et apaisante, soit énigmatique et anxiogène :

Léon, le fiancé puis le mari.

25 avril 1904.

(...) Mon marchand hollandais⁵ avait de l'exquise bonté dans la douceur de ses yeux où des mers s'étaient reflétées (...)

19 mai 1918.

(...) Lui souffre aussi de ces états, mais je lui ai donné du bonheur. Le rayonnement de ses yeux, de son visage, il y a quelques années, me fait mal encore. J'étais jalouse de cela, de cela que je lui donnais et que je n'éprouvais pas.

Suzanne Hekking

Dimanche 30 juin 1902.

L'atmosphère chez les Hekking, vraiment d'art pur et noble. Suzanne⁶ enveloppée dans cette gaze orange et les longs bandeaux soutenant la masse lourde de ses cheveux sombres, et ses grands yeux cernés pleins de regard et de vie, calme à la fois et passionnée, ses grands yeux comme deux coupes où son âme reposerait. Elle était vraiment belle hier. Et quelle envolée elle donna, quelle vie elle communiqua à l'ivoire que ses mains, où il y a

des bagues maintenant, touchaient avec un geste si volontaire et si puissant.

Emile Borel, l'amant.

21 octobre 1914.

Ce harcèlement, cette vie trop courte retardent ces notes que l'on voudrait prendre. Des sensations se fanent comme des fleurs, les idées pâlisent. Je relis les pages précédentes et ai scrupule de noter ceci qui est pour moi-même. Et pourtant, pourquoi ne le ferai-je pas par besoin de garder un souvenir, comme si par cela même on l'empêchait de mourir tout à fait - et puisque ce cahier est un herbier de sincérité. Tout d'abord ce beau regard heureux que je n'avais jamais observé, senti, regard d'amour. Nous étions chez les Borel que je n'avais pas vus depuis longtemps. Madame Borel nous reçut. Puis Borel arriva, s'assit assez loin en face de moi. Et il avait, mêlée à la surprise heureuse de me voir, une expression que je ne lui avais jamais vue. Un rayonnement - non pas de désir - mais qui spiritualisait son émotion. On eût dit que l'âme l'éclairait et que c'était d'elle que la lumière partait, rayonnant sur ses traits. Aucune trace de cette excitation sensuelle d'autrefois, mais quelque chose de différent, d'enivré. Une pensée ardente et fixe semblable à certaines heures d'été où le soleil répand une luminosité si admirable, si égale, si pleine, qu'il semble que la lumière soit sans modulation, éternellement belle et pareille. C'était très beau. Je regardais cela en songeant : « C'est ainsi que parfois mon visage s'est modelé, c'est ainsi qu'on pouvait lire cette joie, cet enivrement d'amour ». Et il y avait en moi comme la curiosité d'un miroir, et aussi de l'émotion simple, respectueuse, en face de cette expression qui était belle - comme un

5 C'est ainsi que Gabrielle désigne souvent Léon dans ses lettres, sans doute par association avec quelque gravure ou tableau.

6 Sœur du violoncelliste Gérard Hekking.

chef-d'oeuvre de l'âme.

Marie :

Jeudi 14 juillet 1898 -

(...) Et ses yeux vagues et un peu provocants me faisaient penser aux sphinx, à ces sphinx de pierre immobiles au milieu du désert, souriant toujours et posés là comme une énigme un peu inquiétante.

A l'autre pôle, l'âme manifeste sa présence par une irruption fulgurante qui déchire le train quotidien des relations interpersonnelles :

Mlle Emilie :

Dimanche 13 juin 1897.

(...) Pauvre Mlle Emilie est malade. J'avais tant envie de pleurer hier quand Mlle Thavenet m'a dit cela. Elle⁷ avait l'air si abattue et malgré cela elle a communiqué pour nous. Hier ses yeux étaient si mornes. Il n'y avait plus la jolie lumière blanche qui s'y fait quand elle rit. Peut-être souffrait-elle beaucoup. Oui, mais ce n'est pas cela qui peut mettre de la désespérance dans le regard. Je voudrais la voir aujourd'hui et si je retrouvais l'éclair blanc dans ses yeux, je serais contente, ah si contente !

Samedi 19 juin 1897.

(...) Oh je veux être reçue pour Mlle Emilie vraiment. Si elle avait son joli éclair blanc dans les yeux de nouveau, ce serait si gentil !

Jeudi 21 octobre 1897.

Pauvre chère Mlle Emilie se meurt ! Mourir, elle ! La chose pleine de vie, provocante de gaieté avec ses jolis éclairs bleus dans les yeux, et toute sa personne sautillante, vivante, étonnante d'imprévu quelquefois, et avec sa conversation si vivante, si naturelle, elle, se mourir ! Est-ce une chose possible, mon Dieu ?

Mlle de Laborde :

Samedi 18 décembre 1897.11 h.

Chère Mlle de Laborde s'en va. (...) Elle était si délicieuse, nous lisant avec sa voix très chaude. (...) J'ai un peu de son écriture dans mon cahier de souvenir, c'est très bon cela. Les yeux, de Sully Prudhomme que j'aime tant et je penserai aux siens en relisant cela, mais elle ne sera plus là et nous ne pourrons plus les voir, si gentils avec de jolis éclairs⁸.

Mme Charlotte (la couturière) :

Mardi 28 juin 1899.

(...) Je parlais de Raudvitz, des modèles « Comme elles sont chic, n'est-ce pas ? », et une grande flamme verte passait dans ses yeux (...) Elle écoutait les paroles, les trouvant jolies et vraies, et les répétant comme en extase : « l'amour de l'art » (très lentement) « Ah oui, c'est cela, l'amour de l'art ». Et de nouveau la grande lueur verte dans ses yeux. (...)

18 novembre 1899.

(...) Madame Charlotte va partir. Je ne sais

8 Un autre poème de Sully Prudhomme, *Les Autres*, est copié à cette date, dans le cahier du journal, d'une écriture élégante qui n'est pas celle de Gabrielle, mais sans doute celle de Mlle de Laborde,

pas pourquoi, ses yeux turquoise et ses cheveux d'or, je les aimais, et pourquoi son sourire fuyant et triste pour dire certaines paroles la faisait être une créature de charme très prenante, faite d'inconnu qu'on devinait douloureux (...) Ses tristesses d'être mal comprise, l'amour sincère de son art, la grande flamme parfois dans ses yeux et surtout son sourire si vite effacé, est-ce que tout cela est fini ?

19 novembre 1899.

« Madame Charlotte, étiez-vous au théâtre samedi ? - Oh moi ! non Madame ». Un éclair dans ses yeux et un sourire que les mots ne disent pas. Mélancolique comme une feuille d'automne que le vent chasse, et puis si vite effacé, un éclair, le miroitement du soleil sur l'eau. (...)

Emile Gallé :

Jeudi 27 juin 1900.

Rencontré Gallé dans l'avenue,⁹ Gallé avec sa femme qui doit être la compagne idéale, celle qui fortifie, celle qui endort. Gallé vieilli de vingt ans, avec des gestes fiévreux de ses pauvres mains, avec son corps usé, brisé, et la flamme du génie dans ses yeux profonds.

Les lèvres, ou plutôt le sourire.

Marie :

Mercredi 5 mai 1897.

(...) Elle enveloppait mon esprit tout entier. Maintenant elle est encore très forte, mais il n'y a plus ses yeux et son sourire pour

me troubler, plus cet espèce de charme qui se dégageait de sa personne pour vous prendre.

5 juin 1902.

Hier Gérard Hekking. Nous passions en voiture, ma pensée flottait légèrement, et le rêve avait approché ses écharpes de son être (*sic*). Tout à coup, nous le croisâmes. Il sourit, de ce sourire qui est d'un charme exquis et indéfinissable. Son chapeau soulevé, sa tête apparut dans la lumière, ardente, et comme baisée par le soleil. Ce fut un instant de beauté et de clarté parmi la rue grise. Ce fut éclatant, passionné, vibrant et joyeux comme est son âme, ce fut de la vie jeune, rayonnante, ainsi qu'un ciboire où se mêleraient les plus nobles sèves universelles. Il fut une seconde comme un dieu dont le sourire était le sourire de tout ce qui se sent jeune et fort et maître de la vie terrestre. En moi il y eut un peu comme une aube nouvelle, comme une joie de printemps. Comme une éclosion jaillissante. Lui continua sa route et les voiles du rêve demeurèrent tremblants et comme imprégnés de lumière.¹⁰

Mercredi 9 décembre 1899.

Mme Charlotte. Nous étions seules, grand'mère, elle et moi, dans la chambre. La nuit tombait et dans cette mort de lumière, dans cette ombre où les objets étaient à demi enfouis, ses cheveux qui sont une chose divine, qui sont le soleil, les blés roux, éclairaient seuls et seuls vivaient. Ses cheveux et les opales qu'elle portait aux doigts. On ne devinait plus son sourire. Mais sa grâce infinie malgré tout nous enveloppait. Ses cheveux étaient une magie, ses cheveux d'un or compliqué et chaud. (...) Pauvre chère

- 149 -

Numéro 2

7

2011

⁹ L'Avenue de la Garenne, où les Gallé résident au 2 et les Marx au 55.

¹⁰ Notation reprise dans *L'Éveil*, pp. 95-96.



Devorah Boxer, *Pinces*.
Eau-forte, aquatinte, vernis mou
et pointe sèche sur cuivre, 2004.

créature énigmatique, avec la séduction de ses cheveux, et le mystère de ses opales, avec son sourire si vite effacé, ses yeux turquoise. J'aurais voulu prendre cette main et lui dire je ne sais quoi, des mots doux qui l'auraient caressée un peu et empêchée de souffrir.

L'oncle Roger :

17 décembre 1913.

(...) Je penserai encore longtemps, souvent, profondément à lui. Je voudrais regretter, sentir la peine que je lui ai faite. La sentir en moi comme si ses yeux un peu tristes, son regard étaient posés sur moi et que mon cœur s'ouvrait et jaillissait de nouveau vers lui. (...) Il souriait sur son lit de mort, d'un sourire doux, apaisé, comme s'il connaissait, non pas des vérités nouvelles, mais des vérités qu'il avait toute sa vie pressenties : que les joies de l'esprit sont profondes, mais que celles de l'âme sont les premières et au-delà de toutes ; celles données et reçues par la sensibilité d'un être. Il l'avait deviné et maintenant il en était sûr. Il souriait.

La voix, ou plutôt les intonations

7 juin 1899.

C'était dans l'adorable salle de cours et nous étions venues là pour être plus seules, plus nous-mêmes. Nous parlions de tout, embrouillant les questions, les réponses, et tout à coup Amy me dit, parlant d'une fille nouvelle : « Elle est très passionnée, vous savez. » Jamais je n'oublierai ce mot dit par elle avec un peu d'accent, de longueur sur l'a . Tout à l'heure il est revenu me poursuivre. Passionnée ! J'ai aimé comme elle a dit ça.

Dimanche 19 novembre 1898.

C'est vraiment une chose très délicieuse pour moi d'écouter parler Mme Clémentine. La voix est naturellement très harmonieuse d'abord et puis donnant à notre langue une sorte de mélodie chantante qui en fait quelque chose de très gracieux. Après la musique des mots, le charme des adjectifs mis par à peu près où l'on sent alors l'étrangère. Un charme très original par exemple, donnant un air impayable de drôlerie à la phrase, la rehaussant gentiment d'un cachet exotique, en faisant une chose sautante et imprévue. Cela me rappelle très fort notre parler du 108, demi-français seulement et si comique avec cela, si charmant qu'on lui pardonnait vite son étrangeté avec un sourire. C'est pour cela sans doute que je l'aime tant, parce qu'il sonne du passé tout plein et qu'il chante à mon esprit la douce chanson d'« avant », quand j'étais un presque-bébé. Pauvre presque-bébé, je crois qu'il est mort maintenant.

Jules Rais :

Samedi 5 octobre 1901.

Jules, hier. De loin on l'enveloppe de tout le cortège d'instantanés aperçus dans sa vie qui en font quelque un d'égoïste, de dominateur, avec des lignes incompréhensibles, comme cette attirance vers Andrée. Et puis de près tout ce qu'il y a de brouillé, de bizarre, de méprisable déserte la mémoire et quelque chose par sa parole, par son geste émane de lui qui donne une sensation de chaleur, de vie prodigieusement riche. La pensée rappelle Lalique, le Lalique des bijoux trop merveilleux, trop « dominateurs » de l'être qui les porte, pas assez simplement « humains ». Sa voix a une façon très « charmante » de dire cependant, avec un timbre spécial pour les « o »,

- 151 -

une richesse de vie se dégage de ce parler très souple et enlaçant. Beaucoup de vie, de vie très amoureuse d'elle-même, de sa plus grande beauté, de sa plus ardente, de sa plus riche floraison. C'est cela qui transparaît dans sa voix.

Quel merveilleux miroir de l'âme est cela : chez Eliza, comme par son éclat soudain et ses longues notes voilées, comme elle dit bien le heurt des instants successifs de l'être, leur disparité. Et chez Roger, dans les moments d'excitation nerveuse, comme elle perd cette sorte de résonance intérieure, coutumière, qui semble l'écho vibratile de la pensée après la parole. Comme chez Madame Henri, ainsi que du sang commençant à couler dans les veines, elle évoque la vie un instant plus affluante, moins cadencée. On lit dans la voix, et l'être et l'instant de l'être. Oh celle de Gallé. Genette hier l'évoquait délicieusement. Elle est « lui » à un degré surprenant. Les gestes, les attitudes, les jeux de physionomie, les mains, l'élancement du corps et aussi un peu le ton de la voix. Cette voix de magicien qui fait mal à entendre, qui transcrit fidèlement toutes les vibrations de la vie dans son être, tant qu'on pourrait dresser un graphique. Douce, voilée, prenante, avec une note plus aiguë parfois. Jamais deux vibrations semblables. L'onde de la vie et ses mille courbes capricieuses en tout « lui », voilà ce qu'elle dit, sa voix unique, sa voix qui torture à entendre à cause du grand flux continu, du flux semblable à la mer, du flux, du reflux de sa sève vitale qui s'y lit, sa voix qui évoque l'idée ou plus forte ou ralentie du sang dans les vaisseaux, qui fait mal « anatomiquement » presque.

André Spire, dont Gabrielle est amoureuse :

7 juin 1899.

Oh la voix d'André Spire, si éteinte, si voilée, je voudrais l'entendre les yeux fermés pendant des heures.

27 septembre 1899.

J'ai communiqué, hier. C'était infiniment doux. Nous avons parlé de tout, je crois, de toutes les choses qui nous tenaient au cœur du moins. J'ai dit un peu ma vraie âme sous la véranda et dans le chemin. C'était si bon de la sentir dans la vraie route. Elle a encore tant de progrès à faire, mais quand sa voix voilée, sa voix mate nous expliquait le socialisme et la bonté, je sentais un grand souffle l'emporter, je sentais qu'elle pourrait devenir - avec ma volonté - et beaucoup d'efforts, un peu bonne, meilleure.

26 novembre 1899.

(...) Ainsi, doucement, sans le savoir, j'ai gravi le sentier de la compréhension du Vrai. Les paroles étaient douces, la voix enchantait. Je laissais mon âme suivre les paroles, écouter la voix. C'était des choses simples, si faciles à comprendre, simples et fortes, et vivifiantes. Je les écoutais. Et puis tout à coup, j'ai senti qu'elles s'étaient inscrites dans mon âme ineffaçablement, la douce chanson vivait en elle, était devenue loi. J'ai gravi ainsi le sentier qui mène à la volonté du Bien, et c'était sur des paroles si douces que je l'ai fait, si douces que je n'ai pas su. Et après, quand je suis restée seule, sachant ce qu'il fallait faire, quand la chère voix ne berçait plus, n'anéantissait plus les difficultés, j'ai senti que c'était par elle que j'avais été ainsi prise, que par elle toute ma vie - une vie

bonne – aurait pu être une douce chanson, et que maintenant tout est bien plus difficile, qu’il y aura des luttes, des sacrifices, qu’elle - parce que c’était elle seulement - aurait transformés en sourires et en joies.

24 décembre 1899.

Bientôt trois mois qu’une après-midi je suis venue et qu’à côté de lui, sous la vérandah, j’ai dit mon âme. Bientôt trois mois qu’au doux crépuscule d’automne, en me tendant la main, il a chanté La Princesse, que sa voix mate au timbre de caresse nous expliquait le socialisme.

5 mars 1900.

Hier, une mauvaise journée. Les jolies chansons qu’il avait fait relier et que j’avais vues en décembre, son portrait sur le piano, et puis Marie¹¹ toujours si vibrante, et le petit salon où j’étais en décembre. Toute l’après-midi j’ai eu de nouveau la tête vide, et rien ne souriait plus. Et puis l’autre jour chez Sidoy je ne savais pas pourquoi j’étais allée un jour demander *Les Trophées* de Hérédia à un employé. Et en rentrant, j’avais dit : « Il est si gentil ». Et j’avais envie de retourner lui demander quelque chose, à lui, je ne savais pas quel plaisir cela me faisait. Et puis en y retournant avec grand’mère j’ai compris tout à coup : oh sa voix exquisément douce et calme qui sonnait la paix, la sérénité dans les âmes ! Et en parlant, il répétait trois fois, en traînant infiniment sur les mots : « C’est ça, c’est ça ». Rue Saint Jean, un matin, au Point Central, André causait avec un ami, en passant je lui donnai le journal qu’il m’avait prêté et il dit si joliment, traînant sur les mots « A revoir, à revoir ». Ainsi, malgré toute ma volonté, j’ai

été là instinctivement, sans savoir, et c’est doux, doux cette voix qui ressemble à la sienne et qui est belle aussi. Au cours aussi quelqu’un, avec des cheveux blonds très pâles et des yeux vagues, qui a quelque chose d’indéfinissable de lui, qu’on ne retrouve pas toujours et alors cela fait souffrir. Je regarde toutes les personnes qui entrent jusqu’à ce qu’il vienne et puis cela est bête et cruel. J’ai envie de sangloter et de hausser les épaules sur moi-même tout à la fois.

Dimanche 18 mars 1900.

Oh comme c’est loin en arrière dans ce cahier le jour doux et triste, le jour où dans le bois d’automne nous avons été. Je voulais garder le souvenir et chasser la souffrance, et voici que des larmes sont dans mes yeux. Alors je me suis crue forte seulement et la voix douce et voilée, et l’âme douce et vibrante sont encore présentes à tout mon moi.

Dimanche ? juin 1900.

(...) Cela me fait mal aussi ces visites dans le grand salon où sur le piano il y a son portrait. Et la petite vérandah où il nous avait expliqué avec sa voix, sa belle voix mate, où il avait été le pontife, où il avait fait avec son âme le geste merveilleux du semeur.

1^{er} septembre 1901.

De nouveau près de la grille il m’a dit avec sa voix de caresse : « Au revoir » - comme il y aura bientôt deux ans.

Emile Borel :

30 mai 1919.

(...) Sa voix a alors une sonorité basse, sourde, qui est exquise.

11 Marie-Brunette Spire, la mère d’André.

Aman-Jean :

20 février 1926.

(...) Aman-Jean, exquis et insinuant l'autre soir aussi chez Miss B. Demande à venir me voir. Sa voix traînante, musicale et cassée est charmante. (...)

- *Métaphores ou comparaisons transfiguratrices des éléments du visage.*

Nous avons déjà rencontré et cité plusieurs occurrences de ce procédé très caractéristique et presque constamment employé pour achever une notation commencée sous forme descriptive : le visage triangulaire d'Amy fait penser à un timbre d'Egypte ; René Schneider est assimilé à « une sorte de bibelot rare, fin, un peu provincial et gauche, mais cela achève sa physionomie » ; la jeune femme désirée par Léon est « un fruit qui lui plairait franchement » ; les grands yeux de Suzanne Hekking sont « comme deux coupes où son âme reposerait » ; ceux de Marie font penser à « à ces sphinx de pierre immobiles au milieu du désert, souriant toujours et posés là comme une énigme un peu inquiétante » ; ceux de Léon, qualifié de navigateur hollandais à cause de sa prédilection pour Rembrandt et Vermeer, sont métonymiquement identifiés aux mers qu'ils ont reflétées ; dans ceux d'Emile Borel, Gabrielle perçoit « une pensée ardente et fixe semblable à certaines heures d'été où le soleil répand une luminosité si admirable, si égale, si pleine, qu'il semble que la lumière soit sans modulation, éternellement belle et pareille » ; l'éclair dans les yeux ou le sourire de Mme Charlotte est « mélancolique comme une feuille d'automne que le vent chasse, et puis si vite effacé, un éclair, le miroitement du soleil sur l'eau » ; perçus dans la pénombre comme des substituts de ses yeux, les

cheveux de Mme Charlotte « qui sont une chose divine, qui sont le soleil, les blés roux, éclairaient seuls et seuls vivaient ». La voix d'Emile Gallé « torture à entendre à cause du grand flux continu, du flux semblable à la mer, du flux, du reflux de sa sève vitale qui s'y lit » ; cette voix « évoque l'idée ou plus forte ou ralentie du sang dans les vaisseaux ».

Voici d'autres exemples de ces comparaisons ou métaphores transfigurant le figuré (visage ou corps, partie du visage ou partie du corps) au moyen d'un figurant prestigieux :

Claude Gallé :

23 juin 1904. 8 heures.

(...) Et puis tantôt j'ai eu un joli retour en tramway. Il y avait, assez loin de moi pour que je puisse jouir des lignes, Claude Gallé qui a une nuque délicate et belle comme celle d'un tanagra. Et chaque mouvement était une nouvelle harmonie. J'en ai véritablement joui. Que la beauté est donc une chose précieuse. Je la connais assez pour la savoir artiste, mais qu'importerait. Une lente et noble ondulation, ce sont toutes les courbes universelles qui flottent autour : la tige des fleurs penchées, la pente molle des collines, la vague qui se gonfle et s'arrondit avant de se rejoindre, le vol paisible d'un oiseau ; parfois on préférerait être privée de toute intellectualité et porter ce faix divin de la grâce et de l'harmonie, desquelles toute poésie naît spontanément.

Jean Prévost :

13 mars 1929.

Première visite (la troisième manquée)

de Jean Prévost. Un charme exquis d'intelligence cultivée et sensible, de spontanéité, de jeunesse. On a un peu l'impression de respirer une forêt au printemps avec toute la sève dans les arbres robustes et les jeunes arbustes, avec des ruisselets d'eau claire et des chants d'oiseaux. Singulier « flirt physiologique » avec son œil impitoyable, ou plutôt clairvoyant, qui détaille toutes les lignes de mon visage. Et cela demeure très pur, comme son visage à lui, ferme et sans rides, comme ses yeux. Et ce quelque chose en lui qui évoque le pollen des belles tulipes odorantes et drues.

Dans les exemples cités jusqu'à présent, la figure poétique transfigurante, comparaison ou métaphore, est motivée par un détail physique (les yeux, les cheveux, la nuque, la voix, le sourire...) qui joue pour ainsi dire le rôle du clou auquel on accroche un tableau. Mais dans d'autres cas, et ils sont pas rares, surtout dans la période nancéienne de 1900 à 1903, ce support tend à s'estomper ou même à disparaître et c'est comme si le tableau tenait tout seul au mur. Gabrielle se passe de la médiation du corps pour manifester l'âme et c'est directement à la personne qu'elle assigne la figure (au sens de trope) transfiguratrice. Les deux rédactions successives d'une notation concernant son amie Berthe Lévy (Berdie) aideront à comprendre comment fonctionne cet idéalisme :

Mercredi 9 septembre 1903.

(...) Son corps est maintenant une délicieuse tige souple, une tige délicatement flexible, et son âme est comme un petit champ de fleurs tremblantes de rosée.

Dimanche 20 septembre 1903.

(...) Tout à l'heure, ce sera l'adieu à

Berthe. Nous eûmes, à travers les jours mornes, un délicieux été de tendresse. Son âme est comme une tige flexible, comme la fraîcheur d'un cri d'oiseau.

Dans la première notation, c'est du corps puis de l'âme qu'il est successivement question ; le corps est métaphoriquement figuré par une entité végétale suggérant une grâce exempte de mollesse, l'âme est symbolisée par une comparaison agreste, florale et matinale suggérant fraîcheur et beauté. Il y a certes compatibilité entre ce qui est suggéré du corps et ce qui est suggéré de l'âme, mais les deux restent distincts. Dans la seconde notation, la dualité du corps et de l'âme disparaît. Il n'est plus question que de l'âme, et c'est à l'âme seule, poétiquement dotée d'une sorte de « chair spirituelle », que sont attribuées la grâce et la fraîcheur. Nous avons lu plus haut André Spire accomplir le geste auguste du semeur, non avec son bras ou sa main, mais avec son âme.

Certes il s'agit d'un cas extrême, mais tendanciellement présent ailleurs, en particulier dans la période nancéienne très exaltée des cahiers de Gabrielle. Dans telle autre notation concernant encore Berthe Lévy, il est bien difficile de marquer la limite entre les phrases qui présentent la personne en chair et en os et celles qui figurent l'âme de la personne : le texte oscille entre les deux. C'est nettement l'âme que la seconde phrase identifie à une caresse légère et d'air pur, puis situe métonymiquement (?) plus près que nous des étoiles ; c'est encore l'âme que la phrase suivante compare à un pauvre oiseau blessé. Mais c'est (ou ce devrait être) Berthe Lévy, en chair et en os, qui tient un linceul dans ses mains. Puis c'est de nouveau « une petite âme de joie et de frisson » qui prend son essor pour un vol métaphorique au-dessus d'un ruisseau métaphorique...

- 155 -

Mardi 4 août 1903.

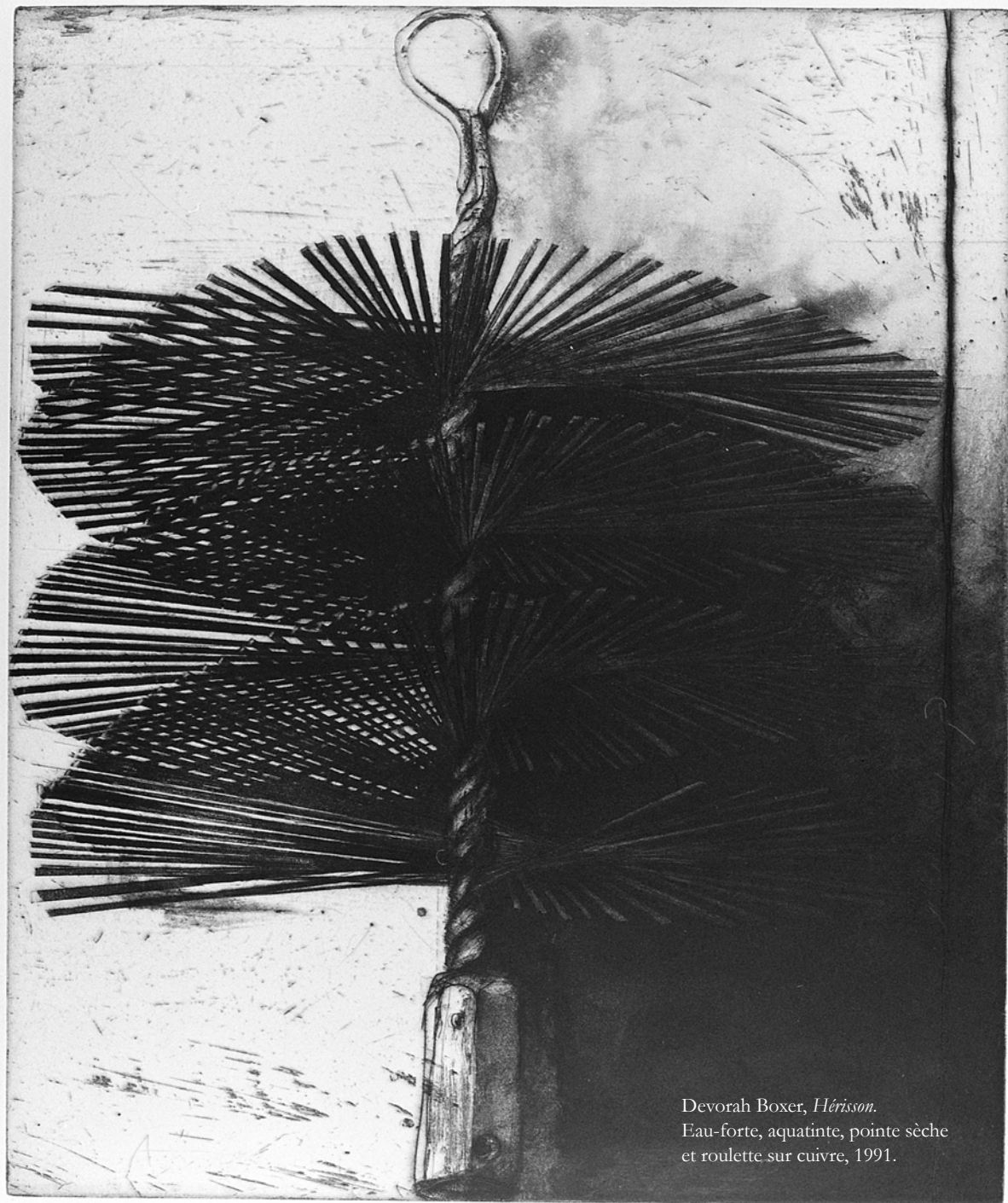
Jules l'avait appelée « Berdie », son « petit oiseau ».¹² Et son âme est vraiment une âme de caresse légère et d'air pur, une âme qui est un peu plus près que nous des étoiles. Une minute elle fut hier comme un pauvre oiseau blessé. Je n'ai pas osé rompre le silence quand le cher linceul était dans ses mains. Une petite âme de joie et de frisson vers la lumière, vers la douceur ensoleillée, vers la pureté des âmes. Parfois elle voletait au-dessus d'un clair ruisseau de tendresse, avec une douceur triste qui me faisait émue. Il a fallu de longs moments avant de nous rejoindre. Et maintenant il me semble qu'elle sera la petite fleur vivante de mon ciel, la sœur de ma joie, dans le grand voile blanc indécis.

Gabrielle n'est pas une sensuelle, mais une femme éprise d'idéal, presque jusqu'à l'angélisme. Du corps, elle ne se soucie guère que lorsqu'il lui rappelle cruellement son existence. Elle ne prend pas sa plume pour jouir du monde terrestre, mais pour mettre en scène, à l'occasion d'expériences de son moi ou de contacts avec autrui – un autrui presque toujours « exquis » -, les instants privilégiés de ce qu'elle appelle « la vie de l'âme ». Le journal de Gabrielle ne la montre certes pas insensible à la présence de l'autre, mais elle n'en retient pas le visage, ou plutôt elle n'en perçoit – mais très intensément – que quelques détails isolés, et surtout les éléments qui peuvent servir de point d'appui pour une transfiguration.

Ces détails valent en tant qu'ils sont des

révélateurs de l'âme. L'âme elle-même, telle que la conçoit le panthéisme instinctif de Gabrielle, n'est pas une entité éternelle. Elle spécifie en nous un principe cosmique, figuré dans le journal par la métaphore végétale omniprésente de la « sève ». Mais cette métaphore (dont Gabrielle use et abuse) resterait elle-même un principe trop abstrait pour permettre la caractérisation de chacune de ses multiples manifestations. C'est pourquoi Gabrielle fait poétiquement appel pour l'exprimer à des analogies – comparaisons ou métaphores – qu'elle emprunte le plus souvent au monde naturel, et en particulier au règne végétal (domaine de la « sève » au sens propre), mais aussi parfois au monde culturel de l'art ou de la religion. Ces analogies, dans l'optique propre à Gabrielle, ne sont pas fortuites mais ontologiquement fondées. Le projet d'écrire un journal de l'âme trouve son point d'appui dans le panthéisme de Gabrielle, panthéisme grâce auquel le monde sans corps et sans visage des âmes trouve dans la nature et la culture une riche panoplie d'équivalents sensibles.

12 Il s'agit de Berthe Lévy. Née en 1873, fixée aux Etats-Unis, elle était la sœur de Georges Lévy, très lié avec André Spire. Jules est Jules Rais.



Devorah Boxer, *Hérisson*.
Eau-forte, aquatinte, pointe sèche
et roulette sur cuivre, 1991.